

LOTI, Pierre, *Jérusalem*. (1894). Paris. Petite Biblio Payot, Voyageurs. 2008. 207 pages.

À 44 ans, Pierre Loti (1850-1923), né Louis Viaud à Rochefort, voyageur amoureux de l'Orient, entreprend un voyage à Jérusalem. Il le fait en homme qui « au bord du trou noir où tout doit tomber et pourrir » regarde « planer au-dessus de tout l'inadmissible des religions humaines » (p.20), tout en ayant la nostalgie de son enfance, nourrie de calvinisme, et de ceux qui l'habitaient.

Le 26 mars 1894, Loti ayant quitté le désert, prend la route de Jérusalem avec des compagnons dont nous ignorons tout ; ils sont précédés par « deux gardes d'honneurs que nous a donnés le pacha de la ville » de Gaza. Ils campent aux abords des villes, sauf à Jérusalem, où des gardes ottomans surveillent les lieux saints encombrés de « touristes Cook (...) qui font » la Palestine, selon la formule dédaigneuse de l'auteur, ou de pèlerins de toutes nationalités, dont beaucoup de vieux Russes. Il restera en « terre sainte » jusqu'au 16 avril.

Ce journal possède deux niveaux distincts, qui souvent s'entremêlent. D'une part, il décrit avec sensibilité ce qu'il voit tout au long de son périple qui l'amènera de Gaza à Hébron, à Bethléem à la vue de laquelle il pleure d'émotion, puis à Jérusalem où il séjourne plus longtemps, et enfin à Jericho avant d'atteindre la mer Morte et de revenir pour jouir de l'immense privilège de se voir montrer les Trésors latin, grec et arménien et faire ses visites d'adieux et de remerciements. Il déplore le délabrement de certaines parties de Jérusalem, trouve le Saint Sépulcre lugubre, relève quelques points remarquables des lieux, comme l'*Ecce Homo* sur un arc romain du Chemin de la Croix ou la splendeur de la vue de la terrasse des Filles de Sion, il souligne le mélange ethnique des pèlerins chrétiens au sein desquels dominant les Russes, et moque les « tire-bouchons de cheveux (...) comme nos anglaises de 1830 » des Juifs qui ne trouvent pas grâce à ses yeux, alors que les Musulmans ont droit à ses louanges pour la Mosquée d'Omar, leur art des vitraux, la beauté de leurs costumes, de leurs maisons de pierres, de leurs femmes. Et tout cela baigne dans le parfum des fleurs, dans les arômes sauvages, dans la mélancolie profonde de la campagne, dans le gris perle de certains paysages. L'autre niveau est celui de la résonance en lui de ce qu'il voit, passée au filtre de son éducation calviniste – éducation marquée par une lecture de la bible qu'ignore l'éducation catholique – et surtout d'une quête d'on ne sait trop quoi : souvenirs d'enfance, espoir de renouer avec la foi de ses pères, adhésion au message chrétien ? Cela le conduit à un sentiment de mélancolie qui parfois vire à la colère, à la révolte contre la religion, contre les pèlerins et les manifestations excessives et ridicules de leur croyance.

Si Loti quitte la Palestine en athée assumé, rempli d'une douloureuse nostalgie, il nous offre la possibilité de mesurer l'état préservé d'une Palestine ouverte à tous à la fin du XIXe siècle, lorsqu'elle était entre les mains de l'Empire ottoman.

CITATIONS

« Le crépuscule éclaire encore, quand nous regagnons nos tentes au bord de la route. Alors défile devant nous tout ce qui rentre des champs pour la nuit : laboureurs, marchands nobles et beaux dans leurs broderies archaïques ; bergers, montés bizarrement sur l'extrême-arrière de leurs tout

petits ânes ; bêtes de somme et troupeaux de toute sorte, où dominent les chèvres noires, aux longues oreilles presque traînantes dans la poussière. » p. 34, 26 mars

« La beauté et les costumes des femmes sont tout le charme spécial de Bethléem. Blanches et roses, avec des traits réguliers et des yeux en velours noirs, elles portent une haute coiffure rigide, pailletée d'argent ou d'or, qui est un peu comme le hennin de notre Moyen Âge occidental et que recouvre un voile « à la Vierge », en mousseline blanche, aux grands plis religieux. Leur veste d'une couleur éclatante et couverte de broderies en style ancien, a des manches qui s'arrêtent au-dessus du coude ; c'est pour laisser échapper les très longues manches pagode, taillées en pointe à la façon de notre XVe siècle, de la robe d'en-dessous, qui tombe droit jusqu'aux talons et qui généralement est d'un vert sombre. Dans leurs vêtements des âges passés, elles marchent lentes, droites, nobles, - et, avec cela, très naïvement jolies, toutes, sous la blancheur de ces voiles qui accentuent *une étrange ressemblance*, quand surtout elles tiennent sur l'épaule un petit enfant : on croit, à chaque tournant des vieilles rues sombres, voir apparaître la Vierge Marie, - celle des tableaux de nos Primitifs... » p. 43, 28 mars

« Nous retrouvons là quelques-unes des plantes odorantes de l'Arabie Pétrée, et même des semblants de mirages, l'inappréciation des distances, le continu tremblement des lointains. Nous y retrouvons aussi une bande de Bédouins à peu près semblables à nos amis du désert, avec leurs chemises aux longues manches pointues flottant comme des ailes, avec leurs petits voiles bruns qu'attachent au front des cordelières noires et dont les deux bouts se dressent sur les tempes comme des oreilles de bêtes. » p. 136, 8 avril.

« L'ensemble, emmêlé, fait de pièces et de morceaux, formidable encore dans sa vieillesse millénaire, raconte le néant humain, l'effondrement des civilisations et des races, répand une tristesse infinie sur le petit désert de cette esplanade (...). » p. 76 (L'Enceinte sacrée de la mosquée d'Omar), 1er avril.

« Le Christ, le Christ de l'Évangile, en somme, j'étais venu pour lui seul, comme les plus humbles pèlerins, amené par je ne sais quelle naïve et confuse, et dernière espérance de retrouver ici quelque chose de lui, de le sentir un peu revivre au fond de mon âme, ne fût-ce que comme un frère inexplicablement consolateur... Et ma détresse aujourd'hui se fait plus morne et plus désespérée, de ce que, même ici, son ombre achève pour moi de s'évanouir. » p. 159, 10 avril.

« Dans trois jours, je vais partir, et mon anxieux pèlerinage, depuis si longtemps souhaité, remis d'année en année par une instinctive crainte, sera fini, tombé comme une goutte d'eau inutile dans l'immense gouffre des choses passées qui s'oublie. Et je n'aurai rien trouvé de ce que j'avais presque espéré, pour mes frères et pour moi-même, rien de ce que j'avais attendu avec une illogique confiance d'enfant... (...) puisque jamais, même aux pires époques les plus enténébrées de ma jeunesse finie, jamais dans les suprêmes lassitudes, jamais dans l'horreur des séparations ou des ensevelissements, je n'avais connu comme aujourd'hui cet effroi devant le vide indiscuté, absolu, éternel... » p. 171-172, le 13 avril.